CHARLES MALATO

Charles Malato, l'écrivain anarchiste, dont nous annonçons l'arrestation, est un lettré qui publia plusieurs volumes, notamment les *Joyeusetés de l'exil*, la *Philosophie de l'anarchie*, *De la Commune à l'anarchie*. Il collaborait en outre à divers journaux révolutionnaires et fit représenter au théâtre de la Maison du peuple, aujourd'hui disparu, quelques pièces aristophanesques. Fils d'une mère française et d'un père italien, condamné pour avoir pris part à l'insurrection de la Commune, Charles Malato fut élevé en France et, dès son enfance, manifesta des opinions révolutionnaires. En 1893, il quitta Paris après le vote de la loi sur les menées anarchistes et se réfugia à Londres, où il se lia d'amitié avec Henri Rochefort, qui lui offrit une place de rédacteur à l'*Intransigeant*.

Charles Malato quitta ce journal pour suivre M. Vaughan à l'*Aurore*. Il a d'ailleurs cessé, depuis plusieurs années, sa collaboration.

Cet anarchiste est un grand garçon blond, mince, à l'œil rêveur. Il s'exprime lentement, d'une voix douce, hésitante, et rougit comme une jeune fille quand une question l'embarrasse. Il ne s'animait que lorsqu'il parlait de la répression des autorités espagnoles envers ses camarades internés dans la forteresse de Monjuich. Il fit à diverses reprises, au cours de réunions publiques, et encore dernièrement à la Bourse du travail, le récit des souffrances que, d'après lui, les inculpés de l'affaire du Liceo endurèrent pendant leur détention. Ces récits excitaient Charles Malato, et sa voix douce proférait alors des menaces contre ceux qu'il accusait d'être les auteurs responsables des sévices.

L'écrivain anarchiste habitait 2, passage Noirot, non loin du boulevard Brune, vers les fortifications, un petit pavillon surmonté d'un étage et précédé d'un jardinet. Il vivait là avec sa femme et son père, âgé de quatre-vingt-six ans, dont il assurait l'existence. Lorsque les agents se présentèrent au domicile de Malato, hier vers midi, ils le trouvèrent occupé à lire les journaux du matin racontant l'attentat de la veille. Ils procédèrent à une perquisition minutieuse, puis ils invitèrent l'anarchiste à les suivre au parquet. Celui-ci les pria de lui permettre de déjeuner : il était deux heures. On le lui permit. Malato s'excusa de faire attendre ; il déjeuna rapidement avec sa femme, puis il suivit les agents.

Mme Malato proteste contre l'arrestation de son mari.

— Jamais il n'a donné asile à personne, dit-elle. On n'ignore pas ses opinions, mais il n'est pas sorti de chez nous depuis lundi dernier, jour où il est allé faire une conférence avec M. Victor Charbonnel.

Charles Malato est âgé d'une cinquantaine d'années. Il souffre en ce moment de rhumatismes et a un pied chaussé d'une pantoufle.

LA DEUXIÈME BOMBE

En reproduisant hier les déclarations que nous a faites M. Mouquin, directeur du service des recherches, au sujet de la bombe qui n'a pas éclaté, nous avons dit qu'elle a été retrouvée par un jeune employé de commerce, M. Henri Chaligny, qui demeure rue Cujas, 19. M. Henri Chaligny se trouvait en effet à l'angle des rues de Rohan et de Rivoli au moment du passage du cortège. Il voulait voir le roi. A peine la voiture avait-elle passé qu'une flamme bleuâtre traversa l'espace, suivie aussitôt d'une forte détonation. Une panique se produisit dans la foule, qui s'enfuit de toutes parts. Dans la bousculade, la canne de M. Chaligny fut brisée et son chapeau fut bosselé. Néanmoins, il resta sur le théâtre de l'explosion. A un mètre cinquante du trottoir il aperçut un petit objet brunâtre qu'il prit pour une pomme d'escalier en fer forgé ou pour un ornement de lampadaire. Il le ramassa et le mit dans la poche droite de son pantalon. Puis il s'en alla. Il avait un rendez-vous avec quelques amis dans un café des grands boulevards. Tout heureux d'avoir à leur raconter les événements dont il venait d'être témoin, il alla les rejoindre. Ceux-ci ne le crurent pas, d'abord. Alors il sortit de sa poche la petite boule qu'il avait ramassée. En l'examinant de plus près, les jeunes gens remarquèrent qu'il y avait une vis. Ils se mirent à la dévisser et aperçurent une poudre jaunâtre traversée par un tube de verre.

C'était une bombe. Effrayés, les jeunes gens sortirent du café, et sur l'indication d'un agent, se rendirent au poste de police de la rue de Choiseul où M. Chaligny déposa l'objet qu'il avait trouvé.

Il fit sa déclaration, et après avoir remis la vis à l'engin, il rentrait chez lui vers quatre heures du matin. Une heure plus tard, un agent du commissariat de police de la rue des Bons-Enfants venait l'inviter à se rendre immédiatement auprès de M. Leydet, juge d'instruction.

MM. Mouquin, directeur du service des recherches, Girard, directeur du laboratoire municipal, Hamard, chef du service de la Sûreté, s'y trouvaient réunis. M. Chaligny répéta les déclarations qu'il avait faites au poste de la rue de Choiseul, sauf un détail toutefois. Il avait cru d'abord se trouver rue des Pyramides au moment de l'explosion. Il rectifia cette erreur qui avait un moment surpris les magistrats.

APRÈS L'EXPLOSION

Il a été établi, ainsi que nous l'avons dit hier, que les deux bombes, celle qui a éclaté et celle que le jeune Henri Chaligny a retrouvée, ont été lancées par un individu qui se trouvait sous l'hôtel du Louvre, près du pilier qui fait l'angle de la rue de Rivoli et de la rue de Rohan. Un témoin l'a vu jeter les bombes. C'est M. Pinck qui demeure rue Bourg-Tibourg, 44. Il a fait en ces termes le récit de la scène dont il a été le témoin :

— Afin de bien voir passer le cortège royal, nous dit-il, je m'étais installé sur le soubassement de l'immeuble sis à l'angle de la rue de Rivoli et de la rue de Rohan, où est installé l'hôtel du Louvre. Il était minuit un quart, minuit vingt peut-être. A ce moment, comme la voiture du roi débouchait de l'avenue de l'Opéra, je vis, non loin de moi, un individu paraissant âgé d'une trentaine d'années, très correctement vêtu de sombre, coiffé d'un chapeau de feutre mou, faire un geste en l'air du bras droit. Sa main s'ouvrit et un objet sphérique, ayant la dimension d'une grenade, passant pardessus les premiers rangs de curieux et le barrage d'agents, alla tomber sous les pieds des chevaux des cuirassiers qui formaient l'escorte d'honneur. C'était une bombe qui, fort heureusement, n'avait pas éclaté.

Je compris, poursuit M. Pinck, qu'un effroyable malheur allait se produire. D'une voix forte, je criai à plusieurs reprises : « A mort ! A l'assassin ! » et je tentai de me précipiter sur l'homme pour le remettre aux mains des gardiens de la paix. Mais la foule, qui n'avait rien vu, qui se tassait, s'écrasait pour mieux voir, m'empêcha de mettre mon projet à exécution.

Or, dans les quelques secondes qui suivirent la première projection de la bombe, l'homme s'était ressaisi. Ayant vivement plongé la main dans la poche gauche de son veston, il en avait tiré une autre grenade, en tous points semblable à la première, et du même geste l'avait jetée dans la direction de la calèche royale. C'est cette bombe qui a éclaté.

Sitôt son acte accompli, poursuit M. Pinck, le misérable assassin n'attendit point pour en connaître le résultat. Il prit sa course à toutes jambes, sous les arcades de l'hôtel du Louvre, dans la direction du Palais-Royal. Je le pourchassai de toute la force de mes jambes, en criant : « A l'assassin ! Arrêtez-le ! » Mais le bandit m'avait déjà gagné de vitesse, quand, par surcroît de malchance, un cycliste vint se jeter sur moi et manqua de me renverser. Pendant ce temps, le criminel avait disparu dans la direction de la rue Saint-Honoré, et c'est ainsi que je perdis sa trace.

LES BLESSÉS

A la liste des quinze blessés que nous avons publiée hier, il faut ajouter les six noms suivants, qui n'ont été connus que dans l'après-midi d'hier :

16. Le capitaine Schneider, du 2e cuirassiers.
17. Jean-Marie Thierry, cavalier au 2e cuirassiers.
18. Jean-Baptiste Lalande, cavalier au 2e cuirassiers.
19. Léon-Benoît Duperroy, cavalier au 2e cuirassiers.
20. Vigros, garde républicain.
21. Augonnet, garde républicain.

Vers quatre heures de l'après-midi, M. Chanot, commissaire de police du quartier des Champs-Elysées, a reçu la visite d'une personne qui a refusé de se nommer et qui a remis au magistrat un billet de mille francs.

— Je suis un passant, a dit le visiteur, peu importe mon nom, et je vous prie de partager cette somme entre les gardiens de la paix qui ont été blessés au moment de l'explosion.

TÉLÉGRAMMES ET ADRESSES

M. Rouvier, président du conseil, a reçu le télégramme suivant :

Veuillez transmettre à Son Excellence le président de la République les félicitations de la nation espagnole, à l'occasion de son heureuse délivrance du danger encouru en commun avec Sa Majesté le roi d'Espagne, ainsi que nos regrets pour les malheurs occasionnés et nos vœux pour le rétablissement des blessés.

VILLAVERDE,
président du conseil, Madrid.

M. Rouvier a répondu par le télégramme suivant :

M. Villaverde, président du conseil, Madrid.

Le président de la République me charge de vous dire combien il a été touché des sentiments que vous avez bien voulu lui exprimer. La criminelle tentative à laquelle Sa Majesté le roi d'Espagne et le président de la République ont heureusement échappé est de nature à fortifier encore les sentiments d'affection éprouvés par la nation française à l'égard de la nation espagnole.

ROUVIER.

La fédération nationale de la mutualité française a envoyé à M. Loubet une motion signée de MM. L. Mabilleau, Keller, etc., où il est dit :

Les mutualistes qui tout particulièrement s'occupent du rapprochement des hommes dans un esprit de paix et de fraternité, et qui désirent voir entrer les peuples dans la voie de la paix universelle, protestent énergiquement contre l'abominable attentat d'hier au soir.

MM. Lerolle, député, et Lambelin, conseiller municipal du 7e arrondissement, se sont rendus hier soir au quai d'Orsay, après le retour du roi, et ont fait remettre à Alphonse XIII une gerbe de lis et de roses, en même temps que l'adresse suivante :

Sire,

Les habitants du quartier des Invalides, heureux et justement fiers d'avoir Votre Majesté pour hôte pendant son séjour à *Paris*, ont été douloureusement émus et profondément attristés de l'odieux attentat de la nuit dernière. Nous sommes assurés d'interpréter fidèlement les sentiments de la population que nous avons l'honneur de représenter au Palais-Bourbon et à l'Hôtel de Ville, en exprimant sa très respectueuse sympathie et en vous priant, Sire, d'accepter, en même temps qu'une gerbe de fleurs, ses hommages et ses vœux les plus sincères. Que Dieu protège l'Espagne et la France et bénisse le règne de Votre Majesté !

A LA FRONTIÈRE ESPAGNOLE

Notre correspondant de Perpignan nous télégraphie :

A Port-Bou (Espagne), près la frontière française, la police espagnole a procédé à l'arrestation d'un commerçant de cette ville, nommé Tounicous. On s'attend, ce matin, à d'autres arrestations se rattachant à l'attentat commis contre le roi d'Espagne. Les policiers sont nombreux et surveillent tous les trains allant en France ou qui en viennent.

A Cerbère, des recherches ont été faites à la gare internationale pour savoir dans quelles conditions et par qui le colis des bombes a été expédié à Paris. On sait que les bombes jetées rue de Rivoli, au moment du passage du cortège, ont été fabriquées à Barcelone et expédiées de Cerbère. L'enquête a démontré qu'un colis de bombes fut expédié il y a cinq ou six semaines de Barcelone à Cerbère et de Cerbère à Paris par Antoine Prats, l'anarchiste arrêté à Narbonne.

Cet envoi était fait à un nommé Caussanel, cordonnier à Paris. Ces bombes furent découvertes récemment par la police chez Caussanel. Ce ne sont donc pas celles-là qui ont servi contre le roi d'Espagne.

La nouvelle de l'attentat contre le roi d'Espagne et M. Loubet a amené un jeune homme de Céret à faire la déclaration suivante :

Il y a une quinzaine de jours, je me trouvais à Elne dans un établissement public. Un Espagnol, arrivé depuis peu de Barcelone, s'y trouvait aussi qui était tout en larmes. Questionné sur la cause de son chagrin, il répondit : « Je suis désespéré. Je suis en effet désigné pour tuer le roi d'Espagne à Paris le 30 mai et si je me refuse à accomplir cette mission c'est moi qui serai tué. »

AU PALAIS DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Le roi d'Espagne, dès qu'il fut levé, a fait demander, ainsi que chacun des matins précédents, la communication avec Madrid. Il a ensuite reçu M. Villaurrutia et s'est entretenu avec lui des affaires du royaume.

On sait que le roi cause librement, presque familièrement, avec les personnages de sa suite, espagnols ou français. Il a exprimé, hier soir, au cours de la réception qu'il a donnée au palais des affaires étrangères, le très vif plaisir qu'il avait éprouvé au cours des manœuvres du camp de Châlons et l'admiration que nos troupes lui inspiraient ; il a vanté leur discipline, leur cohésion, ajoutant que celle-ci n'empêchait pas leur souplesse et leur facilité d'évolution. Il a fait part notamment et à plusieurs reprises au colonel Reibell, attaché à sa personne, de cette satisfaction, ajoutant : « Je n'ai pu apprécier, sans doute, qu'une faible partie de l'effort que ces troupes donneraient, mais cela m'a permis, néanmoins, de constater combien sont merveilleusement entraînés chefs et soldats... »

Les télégrammes au souverain sont arrivés nombreux au palais des affaires étrangères pendant la journée. Le roi en a pris connaissance à son retour de Châlons. Tous félicitent le roi d'avoir échappé au péril qui le menaçait. Les premiers de ces télégrammes parvenus à Paris furent, hier matin de très bonne heure, ceux de l'empereur Guillaume et du roi d'Angleterre.

Alphonse XIII a fait aussitôt répondre à tous ces télégrammes, remerciant les souverains de la sympathie qu'ils voulaient bien lui témoigner.

L'ATTENTAT ET L'OPINION EN EUROPE

EN ESPAGNE

Madrid, 2 juin, 10 h. 25.

La première nouvelle de l'attentat arriva au palais par dépêche du secrétaire particulier du roi au secrétaire de la reine, qui communiqua la dépêche au général commandant des hallebardiers faisant fonctions de grand-maître du palais durant l'absence du duc de Sotomayor. On communiqua la nouvelle à la reine mère avec ménagements, mais son émotion fut si grande que dans le premier moment elle parut croire qu'on lui cachait la vérité ; ensuite elle se calma et voulut connaître tous les détails des dépêches officielles que le premier ministre Villaverde porta au palais.

La reine a reçu des télégrammes de son fils, lui annonçant en termes affectueux son départ et son retour de Châlons, et la satisfaction de l'accueil qu'il reçoit partout des populations françaises, ainsi que les excellentes impressions qu'il a rapportées de la journée passée au milieu du 6e corps de l'armée française.

La reine ne cesse de recevoir des marques de sympathie de toutes les classes de la société et des divers partis politiques, ainsi que de nombreuses dépêches des provinces et de l'étranger, non seulement des chefs d'Etat européens, mais aussi des présidents des républiques américaines. Une grande émotion règne dans la capitale. Mais la presse reflète unanimement des sentiments de sympathie pour le roi, le président Loubet et la France. Les édifices publics et les grands cercles ont été illuminés hier soir.

Madrid, 2 juin, 10 h. 50.

Le gouvernement avait fait surveiller les anarchistes espagnols bien avant le départ du roi, en raison d'informations des autorités de Barcelone et autres villes catalanes, où la police surveille les anarchistes indigènes et étrangers, qui sont nombreux, et dont les plus exaltés sont en communication fréquente avec les anarchistes résidant à Londres, Bruxelles, Genève et Paris. La plupart des détenus de Paris sont parfaitement connus du service de la Sûreté espagnole, qui a récemment fait de nombreuses arrestations en Catalogne et saisi des papiers compromettants. On a lieu de croire que les explosifs ont été préparés à Barcelone par des gens ayant pris part aux précédents attentats anarchistes dans cette ville et revenus à leurs repaires anciens, après un séjour assez prolongé à l'étranger pour dépister la police.

On accueillerait bien en Espagne l'idée d'une entente des gouvernements et d'une législation concertée entre les divers Etats pour protéger les pays civilisés contre les dynamiteurs et les propagandistes par le fait.

Madrid, 2 juin.

Une réprobation unanime est exprimée contre l'attentat dont le roi a été l'objet. Une profonde satisfaction a été ressentie de ce qu'il ait échoué.

Le ministère a envoyé par télégraphe ses félicitations à Alphonse XIII et au gouvernement français.

La *Gazette officielle* publie un supplément reproduisant le texte des télégrammes officiels sur l'attentat et de celui où le roi « embrasse sa mère avant de partir pour Châlons ».

De nombreuses personnalités se sont rendues, dans la matinée et dans l'après-midi d'hier, à l'ambassade de France pour y déposer leurs cartes avec des félicitations adressées à M. Loubet pour avoir échappé au danger qui l'a menacé.

L'anarchiste Vallina, qui vient d'être arrêté à Paris, fut autrefois impliqué dans un complot tramé à Madrid à l'époque du couronnement d'Alphonse XIII.

Tous les journaux sont unanimes, sans distinction de parti, à réprouver l'attentat et se félicitent tous que le roi et M. Loubet aient échappé au danger qui eût couvert de deuil deux pays dont les chefs sont réunis pour des fêtes d'amitié et de joie commune.

Le monde officiel déclare que la France avait pris les plus rigoureuses mesures pour la sécurité du roi. L'attentat qui a pu être commis néanmoins rentre dans l'ordre des choses qu'il est impossible d'éviter.

La présence d'esprit, le sang-froid du roi et son entrain malgré le danger couru sont très admirés.

Le gouvernement espagnol, de son côté, avait pris des mesures de prudence afin que les premiers télégrammes reçus n'affolent pas l'opinion publique par une fausse interprétation ou par exagération.

La reine a reçu de Châlons un télégramme du roi disant qu'il est émerveillé de sa journée passée au milieu du 6e corps d'armée français.

EN ITALIE

Rome, 2 juin.

La nouvelle de l'attentat, répandue par des éditions extraordinaires des journaux, a produit une grande indignation.

Le roi a envoyé le comte Gianotti, préfet du palais, dans les ambassades de France et d'Espagne pour exprimer ses félicitations de savoir le roi et le président sains et saufs.

M. Fortis, président du conseil, est allé s'inscrire sur le registre de l'ambassade d'Espagne.

Les ministres et le corps diplomatique et les notabilités des colonies étrangères se sont aussi inscrits.

L'ambassade de France n'avait pas disposé de registre ; les mêmes personnages ont déposé leurs cartes de visite.

Les journaux annoncent que le pape a télégraphié ses félicitations au roi Alphonse et à M. Loubet.

Les cardinaux et les prélats du corps diplomatique du Vatican sont allés s'inscrire sur le registre de l'ambassade d'Espagne auprès du Saint-Siège.

Le gouvernement italien, par l'organe du président du conseil, a exprimé à la Chambre sa satisfaction d'apprendre que l'attentat a échoué.

Je suis sûr, a dit M. Fortis, d'exprimer la pensée du Parlement et du pays en manifestant l'indignation la plus profonde pour l'attentat et en même temps notre joie très vive pour la conservation des illustres chefs des deux nations sœurs.

M. Marcora, président, s'est associé, avec l'unanime approbation de la Chambre, aux paroles du premier ministre.

Il invite M. Fortis à se faire l'interprète auprès des gouvernements des deux pays des sentiments de la Chambre et de sa joie sincère de ce que les deux chefs d'Etats aient évité le danger.

Quelques journaux officieux prennent texte de cet événement pour réclamer de nouveau que les divers Etats prennent des mesures internationales collectives pour sauvegarder les chefs d'Etat et les autres citoyens, non moins menacés qu'eux par les anarchistes.

EN ANGLETERRE

Un certain nombre de journaux de Londres tiennent un langage analogue.

Le *Daily Telegraph* exprime son horreur pour l'attentat dirigé contre Alphonse XIII et le président Loubet. Il demande que les anarchistes soient traités comme des chiens enragés.

Le *Times* rend hommage au courage du jeune souverain :

Les anarchistes, dit-il, ont puissamment renforcé le pouvoir qu'il avait déjà sur le cœur de ses sujets et ils lui ont gagné la sympathie des honnêtes gens du monde entier.

EN GRÈCE

A la Chambre, le président s'est exprimé ainsi :

Nous avons reçu la regrettable nouvelle d'un attentat qui a heureusement échoué, contre deux chefs d'Etat : celui de l'Espagne, avec laquelle nous entretenons des relations amicales, et celui de la France, puissance bienfaitrice à laquelle nous devons tant de reconnaissance et à laquelle nous sommes unis par des liens étroits d'amitié.

Je demande à la Chambre d'exprimer le sentiment de réprobation que lui cause cet attentat criminel.

La Chambre a approuvé à l'unanimité ces paroles et a chargé son président de féliciter Alphonse XIII et le président Loubet.

EN AUTRICHE

Vienne, 2 juin.

De nombreux diplomates et membres de l'aristocratie se sont rendus à l'ambassagne d'Espagne pour prendre des nouvelles.

L'empereur a envoyé à Alphonse XIII un télégramme pour le féliciter d'être sain et sauf.

Vienne, 2 juin.

Les journaux n'ayant pas paru hier soir à l'occasion de l'Ascension, publient seulement ce matin des commentaires sur l'attentat de Paris. Ils expriment tous les sentiments d'horreur que leur cause l'attentat contre le jeune souverain qui, comme dit la *Neue Presse*, n'a encore rien fait pour mécontenter son peuple. Ils expriment aussi une vive satisfaction de ce que l'attentat ait échoué.

Le *Fremdenblatt* rappelle les liens de famille unissant les cours d'Autriche et d'Espagne et se félicite de l'avortement de l'attentat.

Plusieurs journaux, notamment la *Zeit* et l'*Extrablatt*, relèvent la situation difficile de l'Espagne où l'anarchisme est si répandu, et expriment le souhait qu'Alphonse XIII comprenne bien les devoirs d'un souverain, seul moyen d'écarter le danger d'attentats.

EN TUNISIE

Tunis, 2 juin.

M. d'Anthouard, délégué à la résidence, a télégraphié hier, qu'en apprenant que M. Loubet et Alphonse XIII échappèrent heureusement à l'attentat, le bey l'a chargé de transmettre ses félicitations les plus vives à M. Loubet.

M. Combarieu a répondu que M. Loubet le chargeait d'exprimer au bey ses vifs remerciements et de lui renouveler ses amitiés.

AFFAIRES COLONIALES

Algérie

Le ministre de l'intérieur vient d'accorder une mention honorable à M. Duruy, capitaine breveté, stagiaire à l'état-major de la subdivision d'Aïn-Sefra, pour avoir risqué sa vie, le 21 octobre 1904, lors de l'inondation d'Aïn-Sefra, en se jetant à l'eau, au plus fort de la crue, pour tenter de traverser la rivière et porter secours au village.

Le capitaine Duruy est le fils de l'ancien ministre de l'instruction publique et le frère de M. Georges Duruy, professeur à l'Ecole polytechnique. Entré avec le n° 1 à Saint-Cyr en 1892, il fut décoré à vingt-trois ans pour faits de guerre à Madagascar.

La conférence consultative de Tunisie

Dans sa séance du 29 mai, la conférence consultative a traité la question fort importante du développement de la petite colonisation et du peuplement français. M. Candiani, rapporteur de la commission de colonisation, après avoir demandé l'emploi exclusif de Français ou d'indigènes par l'Etat ou les compagnies subventionnées, s'est occupé des facilités à accorder aux colons et principalement aux petits colons pour s'installer, vivre et prospérer en Tunisie.

Actuellement le nombre de lots mis en vente est insuffisant, leur surface trop petite. De plus la préférence accordée aux diplômés de l'école d'agriculture de Tunis et aux pères de famille de quatre enfants écarte beaucoup d'acheteurs sérieux. Le rapporteur, d'accord avec la direction de l'agriculture, a proposé de réduire au quart des lots mis en vente le privilège des diplômés d'agriculture et à la même proportion celui des pères de famille ; avec interdiction pour ces privilégiés de favoriser la spéculation en revendant clandestinement leurs lots, et en les obligeant à résider sur le terrain acquis.

La commission a exprimé de plus l'avis que si les lots de terre situés près des villes pouvaient être d'étendue restreinte et concédés à prix modérés, on devait, dans l'intérieur, accorder de vastes concessions, dans le sud principalement, où on peut tenter l'élevage du bétail, la culture du coton et du tabac. La commission voudrait aussi que quand le gouvernement fore des puits artésiens en pays indigène, il se réservât une certaine quantité de terrains irrigables et le tiers de l'eau.

Enfin, la commission consultative a émis un vœu tendant à la création d'une cour d'appel et d'un tribunal de commerce à Tunis. Actuellement, c'est en Algérie que doivent aller les plaideurs interjetant appel, et il en résulte pour eux des voyages coûteux et des retards nuisibles à leurs affaires.

LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE

Après la bataille

Le commandant de l'*Izoumroud*, parvenu à Vladivostok, adresse à l'empereur un rapport télégraphique qui mentionne le rôle de son navire dans la bataille jusqu'au 28 matin, instant où il fut séparé des débris de l'escadre. Prenant alors le parti de gagner au plus vite Vladivostok, puis changeant de route et se dirigeant vers la baie Vladimir, il arrivait le 29 au soir à proximité de la côte ; son navire ayant touché sur un récif, il le détruisait par explosion ; son équipage avait pu être sauvé.

Quant aux autres navires russes, dont le sort n'était pas encore définitivement fixé, notre correspondant particulier à Saint-Pétersbourg nous télégraphiait dans la soirée du 1er juin :

« L'*Oleg* a été aperçu faisant route vers Vladivostok ; mais il n'est pas encore entré au port. L'*Aurora* et le *Jemtchoug* ont été également aperçus faisant route au nord. L'amirauté n'est pas fixée sur le sort du *Navarin*. »

L'amiral Togo porte à cinq les destroyers russes coulés, et ce nombre est vraisemblable si l'on songe que deux de ces navires seulement sont arrivés à Vladivostok : le *Bravy* et le *Grozny*. Le *Raziastchy*, dont on parlé, paraît n'avoir jamais fait partie de la 2e escadre, qui comprenait seulement, outre les deux contre-torpilleurs sauvés, le *Bezstrachny*, le *Bodry*, le *Viédovy* (perdu), le *Bouiny* (perdu), le *Bystry*, le *Grosny*, le *Gromky*, le *Rezwy* et le *Pronzitelny*. Huit torpilleurs étaient aussi partis avec elle, mais la plupart de ces petits navires ont dû retourner depuis à Cronstadt. Ils auront échappé ainsi à la catastrophe de Tsou-Sima.

La perte du *Gromoboï* est démentie. Par contre, l'amirauté japonaise avoue enfin la perte du *Yashima*, coulé devant Port-Arthur le 15 mai, en même temps que le *Hatsuse*. Le *Temps* avait annoncé précédemment la perte probable de ce navire sur laquelle un certain doute subsistait jusqu'à aujourd'hui.

Les versions suivantes de la bataille éclairent les dernières phases du drame de Tsou-Sima et montrent dans quelles conditions s'effectua la poursuite japonaise le matin du 28. Après une perte partielle de contact que favorisaient la nuit et la brume, les croiseurs cuirassés de l'amiral Kamimoura s'élançaient sur la route de Vladivostok et rejoignaient dans la matinée du 28, à hauteur des roches Liancourt (220 milles au nord de Tsou-Sima), une division navale composée de l'*Orel*, du *Nicolas-Ier*, du *Général-Amiral-Apraxine*, de l'*Amiral-Seniavine*, du *Dmitri-Donskoï* et de l'*Izoumroud*.

Les croiseurs protégés qui battaient les environs du détroit et la côte de Corée étaient témoins de la perte du *Sissoï-Veliki*, de l'*Amiral-Nakhimof*, du *Vladimir-Monomach* et du *Svetlana*.

Un récit japonais

Tokio, 1er juin.

Les blessés japonais arrivés à Maizourou donnent les détails suivants :

Samedi, à l'aube, notre escadre quitta le lieu du rendez-vous et s'avança dans le détroit de Tsou-Sima. Vers deux heures de l'après-midi, nous découvrîmes l'ennemi. Nous rapprochant graduellement, nous vîmes le *Kniaz-Souvarof* en tête, le *Borodino*, l'*Alexandre-III*, l'*Orel*, l'*Osliablia*, le *Navarin*, et en queue, l'*Empereur-Nicolas-Ier*, tous en ligne. Parallèlement, nous observâmes cinq croiseurs, deux contre-torpilleurs et d'autres navires. Nous en comptâmes en tout 32.

Notre escadre ayant en tête le *Mikasa* s'avança perpendiculairement aux lignes ennemies. Le *Kniaz-Souvarof* ouvrit le feu, puis, soudainement, effectuant une conversion, continua sa route. C'est alors que le *Mikasa* ouvrit le feu et que la bataille s'engagea. Les deux flottes prirent graduellement contact en échangeant une vigoureuse canonnade.

L'*Asama* s'approcha jusqu'à trois mille mètres et observa soigneusement les mouvements de l'ennemi. Après quelques instants de combat, on vit le pont de l'*Amiral-Ouchakof* en feu. Puis, ce navire se détacha des autres. A quatre heures et demie de l'après-midi, la formation ennemie fut rompue et la canonnade diminua d'intensité. Le *Borodino* et le *Kamtchatka* furent mis hors de combat et coulèrent bientôt. Le *Borodino* continua bravement le feu jusqu'à ce qu'il fût submergé.

Notre escadre poursuivit son mouvement enveloppant jusqu'à la nuit.

Dimanche, au lever du jour, une brume épaisse couvrait la mer, mais elle se dissipa bientôt et nous nous mîmes à la recherche des autres navires ennemis. Nous découvrîmes bientôt cinq navires ennemis dans le voisinage des îles Liancourt. Ils furent immédiatement entourés.

L'un d'eux que l'on croit être l'*Izoumroud* réussit à s'échapper à toute vitesse. Les quatre autres ne firent aucune résistance et hissèrent le pavillon japonais à côté des couleurs russes, offrant apparemment de se rendre. Sur ce, le capitaine Yashino, commandant de l'*Asama*, qui connaît le russe, prit place dans une chaloupe pour s'assurer des intentions réelles de l'ennemi.

Bientôt l'amiral Nebogatof, ayant mis lui-même une embarcation à la mer, vint à bord de l'*Asama* et fit sa reddition formelle. Les prisonniers furent répartis sur les navires et des équipages de prise furent en même temps placés à bord des navires russes.

Sur ces entrefaites, nous reçûmes un message annonçant qu'une partie de notre escadre attaquait vigoureusement le reste des navires ennemis.

L'*Asama* se porta rapidement sur le lieu du combat et trouva le *Dmitri-Donskoï* résistant énergiquement à nos attaques.

Le croiseur russe essaya de s'échapper, mais nous le poursuivîmes jusqu'après le coucher du soleil. Puis nous continuâmes l'attaque au moyen des torpilleurs.

Lundi matin, les recherches continuèrent. Un détachement de notre escadre fut informé que le *Dmitri-Donskoï* était échoué sur l'île Urleung. Nous reçûmes l'ordre d'amener l'*Orel* à Maizourou et nous apprîmes en route la capture de l'amiral Rojestvensky, ce qui remplit nos marins d'enthousiasme. Le commandant de l'*Orel* succomba à ses blessures pendant la route.

Deux rapports de l'amiral Togo

Le septième rapport de l'amiral Togo, daté du 31 au matin, est ainsi conçu :

D'après des rapports des diverses divisions placées sous mes ordres, il ressort que l'*Osliablia*, gravement endommagé peu après le commencement de la bataille, le 27 mai, abandonna la ligne de combat et coula à trois heures de l'après-midi.

Le *Sissoï-Veliki*, l'*Amiral-Nakhimof* et le *Vladimir-Monomach* avaient déjà lourdement souffert de nos coups, le 27 à midi, et la nuit venue avaient à ce point été endommagés par nos flottilles de destroyers et de torpilleurs qu'ils étaient complètement mis hors de combat.

Nos croiseurs protégés *Chinano-Maru*, *Yawaka-Maru*, *Taina-Maru* et *Sado-Maru* les découvrirent le lendemain matin allant à la dérive près de Tsou-Sima ; ils coulaient peu après, avant qu'on ait eu le temps de les capturer. Les survivants de leurs équipages, environ 915 hommes, furent recueillis par les croiseurs susmentionnés et par les gens du littoral.

Il ressort des déclarations faites par les prisonniers que le *Navarin* a été frappé le 27 mai par quatre torpilles de notre flottille de torpilleurs et a coulé.

Le commandant du *Nitaka* rapporte que le *Svetlana* a été aperçu à neuf heures du matin, le 28 mai, au large de la baie de Chetuken, en Corée, et a été coulé par le *Nitaka* et l'*Otowa*.

On croit que l'*Aurora* et l'*Almaz* ont été coulés au cours de la bataille du 27.

Au sujet du *Jemtchoug*, mentionné dans un précédent rapport au nombre des navires coulés, on ne sait encore ce qu'il est devenu et son nom doit être rayé de la liste jusqu'à plus ample informé.

Après que les huit cuirassés, les trois croiseurs armés et les trois gardes-côtes qui formaient le corps principal de la flotte russe furent coulés ou capturés, et qu'un certain nombre des autres navires eurent été détruits, toute l'escadre russe était pratiquement annihilée.

En ce qui concerne les pertes subies par notre flotte, des rapports ultérieurs montrent que durant l'attaque de nuit du 27, les torpilleurs nos *34*, *15*, *69* ont coulé ; mais la plus grande partie de leur équipage a été sauvée.

En dehors de ces trois torpilleurs, aucun autre navire n'a été perdu. Les dégâts subis par les grands vaisseaux, ainsi que ceux des destroyers, sont très peu importants, aucun de ces navires n'est mis hors de combat. Le total de nos pertes en hommes est maintenant évalué à 800.

Le huitième rapport de l'amiral Togo, parvenu à Tokio le 31 mai, est ainsi conçu :

Le commandant du *Kasuga* est revenu cet après-midi, ayant à son bord les survivants du *Dmitri-Donskoï*. Il rapporte que ce navire russe a ouvert, le 29 au matin, sa soupape Kingston et a commencé à couler. Son équipage, y compris les survivants de l'*Osliablia* et du destroyer *Bouiny*, aborda dans l'île Urleung. Il semble que le *Bouiny* ait pris à bord l'amiral Rojestvensky et son état-major avant la perdition du vaisseau amiral, dans l'après-midi du 27, ainsi que 200 hommes de l'*Osliablia*. Mais trouvant la navigation difficile, il aurait transféré à bord du *Viédovy* l'amiral Rojestvensky et son état-major. Puis, se dirigeant vers le nord, il rencontra dans la matinée du 28 mai le *Dmitri-Donskoï*, à bord duquel tous ceux qui se trouvaient sur le *Bouiny* furent transférés ; alors le *Bouiny* se fit couler.

D'après les survivants, la tourelle de commandement de l'*Osliablia* a été atteinte par un obus dès le commencement de la bataille du 27 ; l'amiral Felkersam a été tué. Les boulets continuant à atteindre le navire, il coulait à trois heures de l'après-midi.

Les survivants du *Dmitri-Donskoï* déclarent avoir vu deux destroyers couler au plus fort de la bataille dans la matinée du 27. Si cette déclaration est exacte le nombre des destroyers russes coulés serait porté à cinq.

L'amiral Rojestvensky

Il résulte d'un récit fait par un officier du *Borodino* au correspondant du *Daily Express* que l'amiral Rojestvensky se tint, le 27, à bord de ce navire, depuis 1 h. 1/2 de l'après-midi jusqu'à quatre heures environ, bien que son pavillon fût sur le *Kniaz-Souvarof*. L'amiral pensait par là donner le change et se mettre en situation de mieux diriger la bataille ; mais en fait, le *Borodino* fut à peine moins maltraité par l'ennemi que le navire amiral. La blessure de l'amiral au front est une légère fracture extérieure ; ses autres blessures sont également légères.

Mutinerie d'un équipage

Comme première conséquence de la défaite navale, on annonce de Pétersbourg, le 3, qu'une grave mutinerie s'est produite à la caserne du 8e équipage de la flotte. Plus de cent mutins, dont dix officiers, ont été arrêtés.

Ce fait, rapproché de nombreux cas analogues signalés pendant la navigation de l'escadre, de l'attentat anarchiste dont l'*Orel* faillit être victime l'été dernier, de faits de rébellion et d'assassinat contre des officiers, enfin de l'attitude peu courageuse de la division Nebogatof dans la journée du 28, témoigne que si la propagande révolutionnaire n'a eu jusqu'à présent aucune prise sur l'armée, il n'en est pas tout à fait de même de la flotte.

Les pertes des deux partis

Suivant le correspondant à Tokio des *Central News*, le nombre des prisonniers russes s'élève à 4,000, dont une centaine d'officiers.

Une autre dépêche de Tokio annonce que les pertes des Russes pendant la bataille navale sont estimées à 8,000 ou 9,000 hommes, y compris les prisonniers.

Les pertes japonaises sont encore moins élevées qu'on ne le supposait tout d'abord. Le navire amiral *Mikasa*, qui a le plus souffert, a eu 63 tués et blessés ; l'*Adzuma*, 39 ; le *Shikishima*, 37 ; l'*Asahi*, 31 ; le *Fugi*, 28 ; l'*Idzumo*, 26 ; le *Nishin*, 27 ; l'*Ottawa*, 26 ; le *Kasuga*, 26 ; le *Tsoushima*, 19 ; l'*Asama*, 15 ; le *Naniwa*, 17 ; le *Tokiwa*, 15 ; le *Yakumo*, 11 ; le *Chitose*, 5 ; le *Kasagi*, 9 ; l'*Adsumi*, 10 ; le *Hachidate*, 5, et le